

# PAUL DETHOMAS

(Promotion 1911-1912)

NOTICE PAR M. MARCEL HÉRAUD

---

Parmi les hommes d'une génération, il s'en distingue toujours un petit nombre, qui s'élèvent, dès l'adolescence, au-dessus de leurs contemporains, et qui sont marqués pour être des chefs.

Ceux-là commandent à la destinée : s'ils vivent, leur vie est un modèle; si la mort les prend jeunes, ils meurent bien...

De toute manière, la gloire leur est promise; mais elle vient aux uns patiemment, après des luttes subtiles et nombreuses, aux autres, d'un seul coup, avec leur dernier jour, le plus magnifique!...

C'est ainsi que Paul Dethomas est né à l'immortalité, le 7 août 1917, des suites d'une blessure, gagnée au service de la France, devant le Chemin des Dames.

Il avait alors trente-cinq ans. Issu d'une vieille famille gasconne, il portait dans sa personne tous les caractères de son origine : grand, brun, souple, agile, élancé, le geste enveloppant et protecteur, s'inquiétant peu de l'élégance, mais plein de grâce et de noblesse, le profil net, le front immense, les yeux creusés, la bouche mordante, il donnait, dès l'abord, l'impression d'une activité combative que l'âpreté de son éloquence ne démentait point. Au moral, l'audace incarnée sous les apparences du dilettantisme; ami passionné, fier de ses ennemis, choisissant ses causes parmi les plus belles, puis recourant jusqu'à l'intrigue pour

les seconder, dominateur, justement ambitieux, fertile en moyens, conscient de sa force et fort de sa conscience : un mousquetaire avec certains côtés de Richelieu.

Sans doute la politique l'aurait-elle tenté. Des liens de famille l'attiraient dans le département de Seine-et-Marne que son père avait longtemps représenté au Parlement. Même il avait eu cette bonne fortune — si tant est que plaire aux électeurs soit autre chose qu'un souci — d'obtenir, en 1910, 400 voix aux élections législatives sans avoir été candidat.

Son esprit singulièrement artiste le portait à tout essayer et à tout connaître. Amateur de pittoresque et curieux de littérature, il contait l'anecdote à merveille, mais supérieur en la circonstance à bien des causeurs moins discrets, il n'abusait pas.

Il devait sans doute un scrupule aussi rare à cette culture vraiment profonde qui lui avait formé le goût. Possesseur de plus de quatre mille ouvrages, il pouvait dire sans exagérer : « Je les ai tous lus et je me rappelle ce qu'ils contiennent. » Cependant, jamais esprit ne fut moins livresque, car il en est de la simplicité comme de la religion : un peu de lecture en éloigne, beaucoup de lecture y ramène.

Il observait d'ailleurs parmi les siens la pratique de cette politesse que les classiques dénommèrent parfaitement l'honnêteté. Une jeune femme lumineuse d'intelligence et qu'il avait choisie, un frère déjà célèbre, les maris de ses sœurs, quelques amis fraternels formaient autour de lui un cercle de délicats où la finesse était si naturelle qu'il semblait facile d'en avoir ; et dans lequel eussent manqué d'à-propos ces ironistes professionnels qui replacent leurs mots par économie, et font sentir la valeur de leur esprit parce qu'il leur coûte.

Comment s'étonner dès lors, que notre profession l'ait attiré. Sa variété devait le séduire, et il n'est pas surprenant qu'il ait bientôt conquis parmi nous la place que son mérite lui destinait.

La première fois où je le vis paraître à la barre, c'était à la neuvième Chambre correctionnelle, pendant les débats du procès Arnyvelde-Gaucher. Cette affaire, qui fit époque, nous surprend aujourd'hui par sa minceur, et plus encore par les sentiments qui la provoquèrent. L'antisémitisme était alors de mode. Un écrivain royaliste avait giflé un auteur juif. Et la querelle ne pouvait manquer de tourner au tragique, car elle avait eu pour prétexte une polémique à propos de Racine, et pour théâtre, les couloirs de l'Odéon.

Au reste, l'auteur frappé s'était mis dans son tort. Plutôt que d'aller sur le pré, il avait préféré se placer sous la protection des lois. Imprudent jeune homme!

Je pense qu'il reconnut sa méprise, rien qu'à pénétrer dans le prétoire. Imaginez une audience plus pareille à une réunion publique : des cris, des chants, des invectives, le bruit des sifflets à roulettes couvert par la voie aiguë de M. Léon Daudet, les camelots du roi qui traitent les magistrats d'esclaves, comme au bon vieux temps du romantisme, l'huissier qui s'affole, les interrupteurs qu'on expulse; tout cela pour aboutir, huit jours plus tard, à 200 francs d'amende, le plus juste prix d'un soufflet sous la troisième République.

C'est au milieu de ce tumulte que j'aperçus Paul Dethomas. Pâle, acerbe, hautain, il soutenait la prévention au nom d'Arnyvelde et il le félicitait d'avoir eu le courage de mépriser les provocations d'un bretteur. Mais, tout à coup, un partisan de son adversaire l'interpelle avec violence. Il se retourne, toise l'interrupteur : « Me giflez-vous ? » — « Oui, je vous gifle ! » — « Je tiens le geste pour acquis, vous recevrez mes témoins. » Si bien qu'après avoir plaidé avec infiniment d'esprit que son client avait bien fait de ne pas se battre, ce fut lui-même qui se battit.

La même année, il était Secrétaire de la Conférence et le Conseil de l'Ordre lui décernait le prix Cartier. Puis ce sont les affaires civiles qui vont le prendre, puis la prési-

dence de la Demolombe, puis son discours de rentrée sur le procès des quatre sergents de La Rochelle. Admirable étude psychologique de la jeunesse libérale sous la Restauration, où je n'ai pu relire sans émotion cette phrase prophétique : « Il est d'un noble exemple que ces jeunes gens aient fait à une grande cause le sacrifice de leur vie... » Sans le savoir, Paul Dethomas venait ainsi d'écrire le testament de sa génération.

Avec quel calme surprenant les hommes de ce caractère ont vu venir la catastrophe. Je me rappelle que la veille de la mobilisation il m'entraîna au Musée du Louvre. A travers les salles sans visiteurs, tandis que le boulevard s'emplissait d'une foule grondante, il allait, jouissant de la solitude, et faisant en maître les honneurs du vieux palais désert. Il célébrait la ligne exquise des beaux meubles, les statues vivantes, l'harmonie miraculeuse des peintures. Il avait compris que le spectacle de la beauté prépare mieux les artistes au combat que les cris de haine ou les chants guerriers, parce qu'il élève leurs âmes à des hauteurs où la faiblesse humaine ne les trouble point.

Oui, son âme était sereine, quand, aux collines de Champagne, dans la gorge funèbre du Mesnil-lès-Hurlus, le caporal-fourrier Paul Dethomas, modèle de courage et de bravoure, méritait la Médaille militaire le 27 septembre 1914 pour être monté à l'attaque en avant de ses camarades.

Oui, son âme était sereine, quand, au sortir de l'hôpital, après une première blessure, territorial, père de quatre enfants, il demandait à repartir dans l'infanterie.

Oui, son âme était sereine quand, en mars 1917, il rejoignait un régiment... Mais il faut que vous écoutiez le récit de ses derniers jours.

En Lorraine, dans son nouveau corps, il ne porte aucune décoration. Ses camarades sont convaincus qu'il n'a jamais été au feu. Puis on apprend qu'il a été cité, qu'il est médaillé; quelqu'un le questionne, il répond : « Je ne porte

pas ces rubans, parce que mes camarades ne les ont pas et que je ne veux pas me distinguer. »

Vers le 15 juin, il est au bois Belleau. De la terrasse du château, il aperçoit la cathédrale de Metz. Avec quelle ferveur il la voit surgir parmi la brume et les toits. Il la considère. Il songe. Il s'émeut. Il tend les mains vers la ville promise dans laquelle d'autres entreront. Puis, il écrit : « Longue contemplation. Long silence. C'est là le but. Que sera demain? »

Enfin, le 5 juillet, voici le Chemin des Dames. La montée en ligne s'est effectuée sous un tel barrage qu'un tiers de sa compagnie a disparu. A dix mètres de la tranchée boche, il organise sa position. Les rafales d'artillerie succèdent aux rafales de mitrailleuses. Il est partout. Il veille à tout. Et, pour se reposer, il lit un ouvrage sur *la Révolution*. Un soir, après une attaque qu'il repousse et dont la violence justifie une phrase du communiqué, il écrit sur la page de garde du volume : « J'ai terminé la lecture de ce livre, commencée quelques jours auparavant, au saillant de Munster (Chemin des Dames), le 14 juillet 1917. » Le 14 juillet, jour de fête... Quel anniversaire! O'Liberté!

Un autre tiers de son effectif disparaît encore.

Son commandant veut le proposer pour une citation, il refuse : « Tout ce qui me reste d'hommes doit être cité au même titre que moi. Il faut nous citer tous ou personne. »

Enfin la relève intervient. Les titres de permission sont distribués. Paul Dethomas reçoit le sien. Il doit partir le 26. De Fismes où il est au repos, il écrit à Paris pour annoncer son retour. Mais le 24, la compagnie qui a succédé à la sienne a évacué des tranchées. Il remonte en ligne pour une contre-attaque. Le 26, à la nuit, le bombardement est effroyable. Il écrit à son ami Pierre Rambaud qu'il aime tendrement : « Je suis à l'heure actuelle au fond d'une sape avec ma section, résolu à ne l'abandonner qu'à la dernière extrémité. Je t'embrasse... » La fin est proche.

Mais l'héroïsme a ses pudeurs. Dans une sape?... Ses

hommes? Certes! Lui? Non! Pour connaître la vertu de ce soldat, il convient d'écouter ses chefs. Recueillons-nous, Messieurs, voici ce qu'ils disent :

Ordre général de l'armée du 24 août 1917 :

*M. Dethomas (Pierre-Paul) a été nommé dans l'ordre de la Légion d'honneur au grade de chevalier.*

*Chef de valeur, d'une bravoure hors de pair, très aimé de sa troupe, et exerçant sur elle un ascendant remarquable. A fait preuve, au cours des récentes affaires de juillet, d'un entrain sous le feu et d'un mépris du danger, dignes des plus grands éloges. Le 27 juillet, sa tranchée étant violemment battue par l'artillerie, a abrité intégralement ses hommes, et s'est placé de sa personne au poste le plus exposé où il a été blessé.*

Signé : PÉTAIN.

Et sous la même signature illustre, ce témoignage suprême contenu dans une lettre adressée à l'une de ses sœurs : « Paul Dethomas a été un admirable soldat. Sa conduite au feu a été au-dessus de tout éloge. Il vous reste la consolation d'être fières de lui. »

Hélas! des paroles ne consolent point. Rien ne console... Du moins, savons-nous que jusqu'au dernier soupir sa fermeté ne s'est pas démentie, car la lettre qu'il dicte après sa blessure, déjà mourant, la cuisse broyée, contient encore un encouragement pour les siens : « Ce n'est pas grave », et le seul aveu de détresse que se soit permis cette âme d'airain : « Je suis bien fatigué! »

Et pourtant, il aimait la vie... Il l'aimait de toutes ses forces, pour tout ce qu'elle lui avait donné, pour sa diversité, pour ses promesses. Il aimait la parole, l'action, l'échange des pensées, le plaisir physique et la douce lumière du jour que ses yeux humains ne doivent plus revoir.

Mais il plaçait au-dessus de cet amour le culte du devoir, le respect de soi-même et la fierté de son nom. Il nous a

livré, avant de mourir, le secret de son stoïcisme, lorsque, sollicité par ses amis d'accepter, à l'arrière, un poste d'ailleurs important, il se contentait de répondre : « L'exemple ne prend de valeur que par ceux dont il vient. Si, nous étant assez bien battus dans les débuts de la guerre, tous ceux qui survivent reviennent à l'arrière dans le moment où sans doute doit être fait le plus gros effort, que sera donc notre situation demain et quel rôle pourrons-nous jouer? Non! puisque je suis sous-lieutenant d'infanterie, je reste sous-lieutenant d'infanterie avec ma troupe. Advienne que pourra, ma place est ici. »

Ne cherchons donc pas le Dieu inconnu à qui la Victoire doit élever des autels. C'est l'orgueil qui a sauvé la France; orgueil des pauvres qui ont pensé : la Patrie m'appartient comme aux autres; orgueil des riches qui ont subi sans murmure cinq années de misère; orgueil des simples qui ont accepté ce qu'ils n'ont pas compris; orgueil des intellectuels qui, pareils à Paul Dethomas, ont comparé l'immensité de leur épreuve à l'obscurité de leur gloire, et qui se sont inclinés.

Tant de force d'âme suffit à le rendre immortel. Savoir mourir est peu de chose. S'offrir à la mort est grand. C'est pourquoi, songeant à nos propres angoisses, comparons-nous et admirons-le.

Gardons-nous cependant d'exagérer la solennité d'un hommage qui peut-être l'eût importuné. S'il nous honore par sa fin magnifique, il nous appartient davantage par ses belles années, et nous regrettons en lui notre jeune audace, nos espérances communes et cette insouciance de l'heure que les hommes de notre âge ne connaîtront plus.

Sur la tombe de ses héros, l'antiquité faisait graver des épitaphes dont la grandeur impitoyable conviendrait mal à nos amis, car le passant qui les épelle évoque en les méditant des actes, mais non point des âmes.

Pour nous qui l'avons connu, Paul Dethomas ne fut pas

seulement l'homme de son sacrifice. Son souvenir est fait dans nos cœurs d'images plus intimes et plus discrètes.

Il nous plaît, en songeant à lui, de ne point fixer son attitude dans un geste, fût-il incomparable, afin de le sentir plus proche en oubliant un peu sa gloire au profit de notre affection. Nos morts emportent avec eux quelques parcelles de nous-mêmes. Sans eux, le monde est différent et nos esprits sont transformés. Aussi, nous rappelant que sous la terre où dort si calmement cette vie jadis frémissante, notre jeunesse, à nous ses frères, repose à jamais, nous voudrions inscrire sur sa tombe ces simples mots : « Nous l'avons aimé. »